



Cette mystique de la jeunesse a des causes dont toutes ne sont pas tellement pures. A notre demi-siècle revenu de trop d'illusions, il faut des « chocs », des prix « chocs », des spectacles « chocs », des publicités « chocs ». Il ne réagit guère à moins qu'on ne le choque. Il prospecte ses talents autour des nurseries et ses génies dans les berceaux.

Car, parmi les peurs dont le monde moderne est obéré, la plus insupportable est la peur d'attendre. Attendre est devenu le suprême dégoût des nouvelles générations.

Arriver, arriver vite, arriver tôt, arriver avant d'être parti... Degas disait « de mon

Suite de l'article de ROBERT REY

Quant aux Impressionnistes de 1874, il ne faut pas oublier qu'ils sortaient à peine des bras de Courbet et de Corot ; et que Cézanne, âgé de trente-cinq ans, peignant sa « Maison du pendu », se trouvait (question de technique et de coup de pinceau mis à part) plus près de Daubigny que de... Cézanne. Au surplus, tout cela se passait dans ce dix-neuvième siècle et dans ce commencement du vingtième où le conformisme académique, infiniment plus impérieux et borné que dans n'importe lequel des siècles antérieurs, ne pouvait se combattre que par des actes d'anarchie et de rupture.

Et puis, en regard des héros juvéniles cités par Cogniat, combien d'autres (et de quelle

J'ai l'impression que la grande majorité des catéchumènes, dans ce concile des moins de trente ans, n'en a que de fort âgés : Kandinski, Mondrian, Paul Klee, Picasso peut-être. Or, il y a bien plus de trente ans que ceux-là lancèrent leur message ! Et c'est seulement aujourd'hui, ô jeunes si peu jeunes, que vous l'entendez ! Vous n'avez pas soif d'un breuvage moins éventé ? Que votre insurrection est donc tardive et qu'elle a donc le souffle court !

« L'histoire de l'art moderne, dit Valéry, n'est que le développement de cette petite phrase : la crainte du banal. Cette petite épine dans un esprit y engendre des mouvements extrêmes. » Extrêmes, c'est-à-dire qui vont à l'extrémité du possible, après quoi l'on bute sur le seuil du néant. Mais il y a longtemps que les grands « abstraits » l'ont atteinte et dépassée, cette frontière ! Et voilà que trente ans après, leurs épigones et leurs trainards en sont encore à gigoter, comme dans les dessins animés, au-dessus du vide !

Je ne fais que le constater, sans essayer bien sûr de convaincre ces « jeunes » qui se sont fait un culte du Rien. Il ne faut pas discuter avec les désabusés de vingt ans — ni même de trente.

« Les cent hommes qui, sur dix millions (ça, c'est du Stendhal), comprennent le beau qui n'est pas une imitation ou perfectionnement du beau déjà compris par le vulgaire, ont besoin de vingt ou trente ans pour persuader aux vingt mille âmes les plus sensibles après les leurs, que le beau est réellement beau ». J'y souscris ; mais alors, les centaines d'exposants de la biennale font donc partie de cet immense troupeau des vingt mille âmes qui mirent vingt ou trente ans pour emboîter le pas aux cent premiers découvreurs ?

Devant ces tableaux où s'amalgament des bouts de zinc, des giclées de mastic, des bouchons-couronnes et des paquets de pansements, on se rappelle que voici plus de cinquante ans, Picabia composait déjà des plats de ce genre. Mais lui, c'était pour faire des farces. Aujourd'hui, les auteurs de ces magnas sont d'un sérieux sinistre. Raymond Cogniat me disait devant de tels panneaux (et j'admire sa pénétration) : « C'est un art désespéré, un art de suicidés ». Exact. Oui, c'est l'affolement de l'incarcéré qui bat du front les murs de son cachot dans lequel il s'asphyxie.

Plus rien à trouver ! Toutes les surenchères épuisées ! Jusqu'à celle de la toile toute nue, monochrome et sans cadre. Il reste à supprimer encore la toile et ne laisser que le châssis ? C'est fait. A éliminer le châssis ? C'est fait aussi. Et ne croyez pas que je plaisante. « Perdre, recommandait Apollinaire, mais perdre vraiment, pour laisser place à la trouvaille. » Mais quelles trouvailles vous reste-t-il à glaner, pauvres de vous, après la moisson qu'en firent vos aînés ?

Quel étrange retour ! ce monde extérieur, cette « nature » que vous auriez eu honte de représenter, que dis-je, de savoir représenter, voilà que vous n'avez plus rien à interposer entre elle et vous. Alors, c'est elle, la répudiée, qui vous dévore, vous force à la subir, à lui céder votre place, à disparaître devant elle comme par une trappe. Allez au Salon de musique de la Biennale. Vous y verrez, au plafond, contre les murs, des morceaux de palissade, des clôtures de terrain vague pris absolument tels quels, avec leurs croûtes bariolées d'affiches en loques. Ils constituent, de l'aveu même des initiés, les plus beaux envois du Salon !

Quant aux sculptures, elles sont le plus souvent composées de ferrailles et de cornières soudées entre elles selon de pénibles hasards. Devant ces choses coupantes, on se dit : « Où donc ai-je déjà vu ça, mais tellement en mieux ? ». Vous l'avez vu chez les « casseurs », aux portes de Paris,



Voici la section française de la Biennale de Paris où un jury international a décerné mardi vingt prix à des artistes anglais, américains, italiens, polonais, brésiliens, belges, yougoslaves, allemands, hollandais et mexicains. Les peintres français Dmitrienko et Rebeyrolle reçoivent chacun une récompense de deux cent mille francs

(Ph. Michel Rot)

temps, on n'arrivait pas ». Il n'oserait le redire. Et le sonnet à Vittorio Colonna, où Michel-Ange proclame « *chè all'alte cose et nuove tardi si viene* » (aux choses hautes et neuves, on arrive tard), ne recueillerait guère d'applaudissements.

Cogniat, dans un fascicule préliminaire, constate que la plupart des tempéraments novateurs se sont manifestés avant leur trentième année. Et il cite Vlaminck, Derain... Et, avant ceux-là, Claude Monet, Seurat, Cézanne...

L'argument est fort, mais il demeure localisé dans le temps. Les premiers de ces exemples sont empruntés au début de ce siècle, alors que le pompiérisme exsangue de l'Institut n'offrait aux jeunes fringales qu'une viande creuse ; et que, d'autre part, l'impressionnisme, du fait qu'il comptait trente ans d'âge, les rebutait déjà. Car, pour un cheval comme pour une esthétique, trente ans est l'âge limite après lequel le cheval est poussif et l'esthétique sent le rance.

taille !) ne se sont épanouis qu'à l'heure des cheveux blancs.

Vers sa quatre-vingtième année, Renoir commençait seulement, disait-il, à comprendre en quoi consistait la peinture.

En des temps historiques mieux équilibrés, un Titien mettait cent ans ou presque, pour parvenir à l'éblouissante jeunesse qu'irradie son Assomption et son saint Laurent plus solaire encore. Quant au délicieux Okouïsaï, au jour de sa soixante-quatrième année, il écrivait : « Quand j'aurai cent dix ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant ». Non, vraiment, le temps ne fait rien à l'affaire.

A tout jeune homme entrant dans la carrière, il faut demander : « Quels sont tes dieux ? ».